Document généré le 3 juin 2025 11:21

Francophonies d'Amérique

L'Ermitage d'Hélène Brodeur (Sudbury, Prise de Parole, 1996, 246 p.)

Paul Genuist

Numéro 7, 1997

Le(s) discours féminin(s) de la francophonie nord-américaine

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1004751ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1004751ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Genuist, P. (1997). Compte rendu de [*L'Ermitage* d'Hélène Brodeur (Sudbury, Prise de Parole, 1996, 246 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (7), 99–101. https://doi.org/10.7202/1004751ar

Copyright © Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'ERMITAGE

d'HÉLÈNE BRODEUR

(Sudbury, Prise de Parole, 1996, 246 p.)

Paul Genuist
Professeur émérite
Université de la Saskatchewan (Saskatoon)

Avant d'ouvrir le dernier roman d'Hélène Brodeur, on admirera la reproduction du magnifique tableau d'Arthur Lismer qui en illustre la couverture : une cabane isolée au milieu de bouleaux tout chatoyants des riches couleurs de l'automne ontarien sur fond de ciel bleu, ce qui rappelle l'attachement que la romancière a conservé pour le nord de l'Ontario où elle a vécu ses années de jeunesse. Elle avait déjà manifesté son profond sentiment d'appartenance à ces terres pourtant ingrates, où il était difficile de gagner sa vie, en faisant de cette région le cadre de ses trois premiers romans qui forment *Les Chroniques du Nouvel-Ontario*[1].

Pour écrire ces romans historiques, Hélène Brodeur s'était très sérieusement documentée. En plus d'utiliser ses souvenirs, pour chaque livre elle a consacré une année et demie à la recherche dans les archives des bibliothèques et aussi à l'enregistrement de témoignages fournis par une vingtaine de pionniers des régions concernées. S'ils restent une source inestimable de documentation sur la vie des époques évoquées qui, dans cette trilogie, vont de 1913 à 1968, ses livres sont pourtant à l'opposé de dossiers sociologiques de lecture insipide. La raison en est simple : Hélène Brodeur imagine des histoires prenantes, crée des personnages qui nous entraînent dans une succession d'actions qui rebondissent jusqu'à la dernière page. Accroché, tenu en haleine, le lecteur ne peut plus lâcher le livre.

L'Ermitage est écrit dans le même style, et c'est un roman difficile à raconter car, même si l'action démarre lentement, il s'y passe quantité d'aventures. Il y a trop de personnages, d'événements inattendus, de renversements de situations pour que l'on tente de résumer par le détail ce roman, situé cette fois au Québec, dans les années 50, le plus souvent dans une nature de lacs et de forêts que l'auteure affectionne.

Disons, brièvement, qu'il s'agit d'un entrepreneur forestier, Ernest Destel, devenu propriétaire d'une manufacture de bâtons de hockey ; il espère intéresser à l'entreprise son fils aîné, Francis, grand et fort, alors que le cadet, Richard, enfant délicat, se consacre à l'apprentissage du violon. À partir de cette situation, Hélène Brodeur construit, à son habitude, une intrigue aux

multiples imprévus, et le rythme du roman s'accélère. Les caractères se dévoilent, s'affirment, et, des heurts qui se produisent résultent différents drames. Ces trois personnages, et les autres, nombreux, qui s'ajoutent, sont extraordinairement déterminés dans ce qu'ils ont choisi d'être ou d'entreprendre.

Francis, responsable de tous les ennuis, au centre de l'intrigue, s'obstine dans le mal. Montré à différents moments de sa vie, il agit toujours avec cruauté : envers les animaux, envers son frère, envers les femmes. Il tient le rôle du méchant dans la société et, être tout d'une pièce, il n'offre guère d'aspect positif, excepté son intelligence pour le commerce.

Qualifier Ernest Destel de père à la perception limitée, sous prétexte qu'il persiste à s'aveugler sur son fils aîné alors que la fragilité et la sensibilité du cadet l'agacent, serait un jugement trop catégorique. À toujours excuser les défauts de Francis, tellement il souhaite qu'il lui succède, Ernest Destel paraît être un homme faible et humilié. Pourtant, sa dimension psychologique n'est pas donnée une fois pour toutes. Face aux actions auxquelles il est confronté vers la fin du roman, cet homme fruste gagne de l'épaisseur en expliquant, tardivement, les raisons de son attitude passée. Évolution également chez Richard, le fils cadet, qui, un peu falot au début, devient plus complexe avec le temps. Le revirement brutal qu'il effectue en cherchant farouchement à se venger de Francis surprend par sa soudaineté. Le rythme précipité des actions de ce roman ne permet pas aux protagonistes d'évoluer à une allure qui rendrait leurs décisions plus plausibles. On aimerait voir se préparer la vengeance de Richard, la voir grandir en lui au lieu qu'elle apparaisse subitement. La crédibilité y gagnerait.

Il faut noter aussi la forte présence du taciturne oncle Robert qui, après des malheurs amoureux mélodramatiques lors de la guerre, se fait ermite dans une confortable maisonnette meublée avec goût au bord d'un lac éloigné de la civilisation.

Même les personnages les plus épisodiques sont bien typés. Le curé, le chef des pompiers, les cuisiniers Gros-Christ et Ti-Christ sont décrits avec réalisme et humour. Dans ce roman écrit par une femme, les femmes ne jouent pas un rôle de premier plan. Elles sont même plutôt effacées. L'institutrice du début n'est qu'un accessoire, elle n'existe que pour mettre en relief le côté séducteur de Francis. Laura, femme d'Ernest, Louise, femme de Francis, la mère de Roger sont des personnages très peu développés. Quant à Célia, l'amie de Richard, est-elle tout à fait convaincante quand elle se transforme brusquement de jeune fille de bonne famille, plutôt réservée, en séductrice de l'oncle Roger ?

Loin de cultiver des effets de style, Hélène Brodeur écrit sans artifice ; sa prose simple et directe se veut efficace. Les dialogues sont rapides, le décor est campé en quelques phrases nettes. Elle n'hésite pas devant certains clichés : la douleur est « intolérable » (p. 8), la rage « impuissante » (p. 15) ; le jeune avocat est « promis à un brillant avenir » (p. 88 et p. 139) ; l'étudiante en

chant est « promise à une vie brillante » (p. 190). Certaines négligences font sourire : « Lumette enleva ses lunettes » (p. 193). Si Hélène Brodeur se montre parfois désinvolte quant au style, c'est que peaufiner des phrases n'est pas sa priorité. Les mots ne sont pour elle que les moyens d'aller vers ce qui l'intéresse, ils sont au service de l'intrigue à laquelle elle réserve toutes ses astuces, car *L'Ermitage* est un roman où les actions priment tout.

L'action est bien le domaine qu'Hélène Brodeur privilégie sans complexe. Elle agence les événements, tire les ficelles, fonce au bout d'une imagination ardente, débridée, empoigne le lecteur ; celui-ci a beau se dire qu'elle en invente de belles, qu'elle en rajoute à l'excès, il n'a pas le temps de regimber, emporté qu'il est par l'audace de la romancière qui ne lui laisse pas le temps de souffler, l'entraîne tambour battant vers une avalanche de péripéties extravagantes.

On pense aux livres de Régine Deforges, l'auteure de la série qu'inaugure *La Bicyclette bleue*[2] : même frénésie d'actions chez Brodeur, d'affabulations dont le farfelu peut exaspérer certains lecteurs irrités par ces nombreuses échappées dans l'abracadabrant, alors que les férus d'action regretteront de ne pas se retrouver dans la solitude du tableau d'Arthur Lismer, représenté en page de couverture, pour pouvoir dévorer tout à leur aise ces aventures souvent rocambolesques.

NOTES

1. *Les Chroniques du Nouvel-Ontario* comprennent *La Quête d'Alexandre*, Montréal, Quinze, 1981 (prix Champlain), Sudbury, Prise de Parole, 1985 ; *Entre l'aube et le jour*, Montréal, Quinze, 1983, Sudbury, Prise de Parole, 1986 ; *Les Routes incertaines*, Sudbury, Prise de Parole, 1986.

2. Régine Deforges, *La Bicyclette bleue*, Paris, Fayard, 1981.